

paroles, et surtout cet art merveilleux de faire accepter ses lumières sans imposer ses volontés. Qui eût prédit alors au modeste étudiant de la tribune publique, que l'avenir lui réservait à son tour un si long exercice de ce redoutable honneur ! Je n'en ai connu que le poids. Je ne pouvais prétendre à la gloire de mon illustre devancier. Il est des hommes auxquels on succède et qu'on ne remplace pas. Toutefois la Providence, toujours paternelle, ne m'a pas refusé les compensations ; elle a daigné me dédommager par une faveur qui ne lui fut pas donnée.

Ravez se vit forcé par la tourmente révolutionnaire de quitter sa terre natale. Un autre barreau l'accueillit, et il se fit bientôt un nom dans la métropole de cette célèbre Gironde, à laquelle les passions contemporaines ont jeté tour à tour l'anathème et l'apothéose, et que l'impartiale histoire jugera peut-être digne de tous deux. La postérité admirera son génie, maudira ses égarements, plaindra sa destinée si cruellement tranchée au moment où sa main, hélas ! impuissante, s'efforçait de réconcilier la révolution et l'humanité, d'arracher la France aux hécatombes de la Terreur, et d'arrêter enfin ce débordement sanguinaire qu'elle avait naguère elle-même témérairement déchainé.

Ravez devait un jour prendre son rang dans une autre pléiade brillante qui sut après plus de vingt années réveiller pour une autre cause, les foudres éteints de l'éloquence girondine, associer avec tant d'éclat les grandeurs monarchiques de la vieille France et les fécondes libertés de la France nouvelle, et porter si haut la renommée de notre tribune ressuscitée dans l'admiration du monde.

Ravez se fit un immortel nom dans cette célèbre phalange, à côté des Lainé, des Martignac et de tant d'autres maîtres de la parole. Mais il passa sa vie loin de sa terre natale ; il dut sa gloire à une patrie d'adoption, et il ne lui a pas été donné de reposer près de la cendre de ses pères.

Et moi, Messieurs, loin de toutes ces grandeurs, je me suis vu plus heureux. Je n'ai pas quitté le sol de mon berceau, ma vie s'est écoulée tout entière au milieu de vous. Ce sont des mains lyonnaises qui m'ont ouvert la barre. Ce sont des voix lyonnaises qui m'ont porté cinq fois à la Chambre élective. Le barreau, la tribune, le fauteuil : après Dieu, je dus tout à mes concitoyens. Le peu que je vaux est leur œuvre. Je ne suis qu'un enfant dévoué de ma ville ; ma ville a fait ma carrière, et ma carrière lui appartient. Heureux s'il m'est permis désormais de lui consacrer ce qui en reste. Et voilà que déjà son infatigable bienveillance semble m'en donner le signal. Quand les jours de la politique ont été finis, elle a voulu couronner ma retraite par les honneurs de ce fauteuil littéraire, et pour me les conférer vous avez choisi le temps même de mon absence, avec cette gracieuse délicatesse qui